

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
six mois, 14
un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 8 DÉCEMBRE 1868.

Bulletin politique.

Un télégramme de Constantinople 6 décembre confirme la nouvelle que la Porte, appuyée par l'Angleterre, l'Autriche et la France, a envoyé à Athènes un ultimatum demandant au gouvernement hellénique d'empêcher les enrôlements de volontaires pour la Grèce, de faire cesser les voyages du vapeur *Enosis*, et de ne plus mettre d'obstacle au rapatriement des familles crétoises émigrées en Grèce. Le refus de ces demandes entraînerait une rupture diplomatique immédiate, l'expulsion des sujets hellènes du territoire ottoman et l'interdiction de tous les ports turcs aux bâtiments grecs. Une autre dépêche porte que la France et l'Angleterre auraient offert à la Porte leur médiation dans son conflit avec la Grèce.

L'agitation républicaine en Espagne a abouti, le 3 décembre, dans le port Sainte-Marie à Cadix, à une manifestation armée dont le prétexte était de demander la destitution de l'alcade élu par le suffrage universel. Sonnés de déposer les armes, les républicains ont refusé et ont dressé une barricade. Cette barricade a été attaquée et prise d'assaut par les troupes de la marine, et les républicains ont été dispersés.

On signale également des manifestations républicaines désordonnées survenues à Taragone. La tranquillité est d'ailleurs complète dans le reste de la Péninsule.

Les volontaires de Valladolid, comprenant, dit une autre dépêche, qu'ils avaient été les instruments de la réaction lors du dernier incident dans lequel une manifestation monarchique fut violemment dispersée par eux, ont envoyé une protestation d'adhésion au gouvernement.

Les Cortès constituantes sont convoquées pour le 11 février. Les élections auront lieu les 15, 16, 17 et 18 février.

Les journaux anglais disent que la liste ministérielle qui a été publiée et sur la-

quelle figurent les noms de MM. Brète, Gœschen, Villiers et Grey n'est pas définitive. Le comte Russell a refusé, à cause de son âge, de prendre l'engagement d'entrer dans le nouveau cabinet, même sans portefeuille.

Le nouveau chancelier d'Irlande est un catholique, M. O'Hagan. Jusqu'ici cet emploi avait été occupé par des protestants. La majorité libérale dans la nouvelle Chambre des Communes sera de 115.

L'incident qui a marqué une des dernières séances de la Chambre des députés de Prusse ne paraît pas terminé. Froissé des déclarations du ministre de la justice qui avait menacé de prélever sur les fonds de l'Etat un crédit que la Chambre semblait disposée à lui refuser le parti libéral national aurait résolu de présenter une adresse au roi. Les membres de ce parti exprimeront sans doute dans cette adresse les sentiments de mécontentement qu'un tel langage a excités en eux, et invoqueront les Croix constitutionnels de la Chambre. Il sera intéressant de voir quelle suite sera donnée à leurs remontrances.

On n'y va pas par quatre chemins dans la Hesse-Darmstadt. Le 3 décembre, à la Chambre des représentants, un membre, M. Mehn, a développé une motion pour demander l'entrée de tout le grand duché de Hesse dans la Confédération du Nord. L'Europe ignore encore à l'heure qu'il est quel a été le sort de cette motion.

D'après les plus récents avis d'Haïti, Salnave aurait attaqué, le 19 novembre, la ville de Jacmel, mais il aurait été repoussé et aurait perdu des soldats.

J. REBOUX.

La question de la liberté d'enseignement étant à l'ordre du jour, nous croyons devoir citer un remarquable passage du discours que prononça M. de Montalembert devant la Chambre des Pairs, le 26 avril 1844, en faveur de la liberté d'enseignement secondaire. Les arguments si concluants dont se servit alors l'illustre ora-

teur ont conservé toute leur valeur et peuvent être utilement reproduits aujourd'hui.

Voici en quels termes s'exprimait M. de Montalembert :

« Ce sera, croyez-le bien, Messieurs, une gloire immortelle pour l'Eglise catholique, et pour l'Eglise de France en particulier, que d'avoir osé embrasser sans crainte la liberté, cette idole si peu comprise des temps modernes, qui a tant de faux prophètes et si peu de vrais fidèles. La liberté elle-même, toujours si compromise par ses amis et ses ennemis, n'a-t-elle pas tout à gagner à être placée dans l'âme du peuple français, sous la sauvegarde d'une immortelle alliée, de la foi religieuse ? Mais la victoire de l'Eglise sera d'avoir invoqué cette liberté, et, dépouillée de toutes ses anciennes splendeurs, de tous ses biens, de tous ses privilèges, d'avoir cru tout retrouver dans la possession de cette liberté. Oui, cette solidarité entre l'Eglise et la liberté est le gage de sa force et de sa vitalité pour nous. Et je le dirai sans détour à nos adversaires; cette conviction ou vous êtes que si ces deux et anciennes libertés chrétiennes, la liberté d'enseignement, et la liberté d'association, étaient accordées au pays, c'est l'Eglise surtout qui en profiterait; cette conviction, avouée et répétée sans cesse, sera à la fois le titre de votre condamnation et la plus magnifique démonstration de ce catholicisme dont vous avez si souvent fait l'osier funéraire. »

« Je dirai aux philosophes, aux rationalistes, aux gallicans qui veulent nous enchaîner : Mais que craignez-vous donc ? Honneurs, crédit, places, traitements, tout cela vous appartient exclusivement. Vos lois excluent le clergé, autrefois regardé comme la lumière du monde, de toutes les assemblées publiques, depuis le Conseil municipal jusqu'à la Chambre des pairs ; et il ne s'en plaint pas. Vous peuplez tout, chambres académies, tribunaux ; à la Sorbonne comme au palais de justice, au collège de France comme à la cour de cassation, vous parlez toujours, vous parlez tout seuls. On rit.) Vous êtes les seuls maîtres et vous l'êtes partout ; vous êtes tout et nous le sommes rien ; et cependant vous tremblez ! Devant qui ? devant nous, pauvres fanatiques, ultramontains ; devant la sacristie, comme vous dites. Vous avez peur de quoi ? peur de la liberté, peur de la lumière, peur de la concurrence, de tout ce qui vous a fait ce que vous êtes. Mais tâchez donc de mettre d'accord votre orgueil avec votre

peur. Si nous ne sommes rien, alors dédaignez-nous et honorez-nous de votre indifférence. Si nous sommes quelque chose, alors respectez-nous et sachez honorer le principe et les conditions de votre propre existence. Apôtres de la tolérance, sachez tolérer autre chose que votre seule voix et vos seuls intérêts. (Assentiments.)

« Mais ce ne seront pas seulement les faux libéraux et les faux philosophes qui sortiront meurtris et discrédités de cette lutte. Les faux conservateurs, les amis aveugles et imprudents du pouvoir, porteront aussi leur part de responsabilité, et le sera cruelle. Quoi ! tout le monde est d'accord pour s'effrayer sur l'avenir d'une société, menacée par le matérialisme, quelque brillante, quelque savante, quelque riche qu'on la suppose ; tout le monde est d'accord pour reconnaître que le seul remède, le seul contre-poids à cet entraînement vers le mal est dans l'instruction morale et religieuse, c'est-à-dire dans le Christianisme, car tout le monde répète aussi, d'après Portalis, qu'une morale sans dogme est comme une justice sans tribunaux. Il n'est pas de père digne de ce nom qui, jetant les yeux sur ses enfants, ne se sente effrayé de leur avenir, de les voir grandir au sein de ces provocations au mal, plus ardentes que jamais dans notre société actuelle : qui ne désire leur donner des convictions religieuses capables de leur servir à la fois d'abri et de rempart. Il ne s'agit pas de faire une nation de dévots ou de saints, d'anéantir les faiblesses inhérentes à notre nature délicate ; il ne s'agit pas de l'impossible, mais il s'agit de déposer dans les jeunes âmes certaines semences que les passions pourront bien étouffer pendant un temps, mais qui ne soient pas oblitérées complètement par un scepticisme précoce. A cet œuvre la science la plus raffinée ne suffira jamais. Les peuples comme les individus peuvent être très-savants au sein de la plus grande corruption et du plus profond abaissement. (Marques d'approbation.)

« La religion seule peut donner au cœur humain ce deux principes essentiels à toute société, qui disparaissent graduellement parmi nous, la discipline et l'abnégation. (Nouvelle adhésion.) Ce remède souverain et unique de l'éducation religieuse, vous pouvez l'appliquer aux dangereuses maladies de l'état social, sans aucune contrainte, sans aucun détour, sans blesser aucun préjugé, aucune défiance, en laissant à ceux qui ont peur de la religion tous les moyens de préserver leurs enfants, si bon leur semble. Vous

pouvez tout cela en restant simplement fidèle à la lettre et à l'esprit de la Charte, en l'observant littéralement et consciencieusement. Et vous ne le voulez pas ! Pourquoi ? parce que vous avez plus peur du remède que du mal ; parce que vous avez peur de l'Eglise ; parce que la salutaire indépendance de la foi et de la pensée catholique répugne à votre orgueil philosophique. Or, il y a deux choses également démontrées par l'histoire de dix-huit siècles : la première, c'est que l'Eglise n'a jamais refusé son concours efficace, loyal et sincère, au pouvoir qui le réclamait, ou qui le tolérait seulement, quelle que fût l'origine, la nature de ce pouvoir ; la seconde, c'est que l'Eglise n'a jamais sacrifié à aucun pouvoir, quelle que fût son origine ou sa nature, cette indépendance souveraine de son enseignement et de son autorité qui constitue son caractère universel et sa fécondité éternelle. Vous voulez bien de son concours, mais vous ne voulez pas de son indépendance. (Mouvement.) Or, l'un sans l'autre ne se peut ; et cela étant, au lieu d'opposer la liberté du bien à la liberté du mal, vous vous consolez de ne pouvoir réprimer le mal en enchaînant le bien.

« Et vous croyez vraiment que vous enchaîneriez le bon et le mauvais génie de la France, que le conseil de l'Université saurait toujours tenir entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, la balance d'une impartiale indifférence ? Vain espoir ! l'esprit d'impunité et de révolte, qui vous menaçait l'autre jour en plein collège de France de chasser dix dynasties, si on le contrariait, se ligera volontiers à vous pour écarter l'Eglise, mais quand il verra sa victoire complète contre nous, il se retournera contre vous, et vous verrez avec quel succès.

« En résumé, nous voulons la liberté et vous donnez l'arbitraire ; nous voulons arriver par la liberté à la religion, et vous nous conduisez par l'arbitraire au scepticisme. Votre loi est une loi de réaction contre les progrès religieux de la France ; une loi de suspects contre le clergé ; une loi infidèle à tout ce qu'il y a eu de généreux dans les instincts de 1789 et dans les promesses de 1830. Je la repousse de la triple énergie de ma conscience, de ma foi et de mon patriotisme. (Marques nombreuses d'assentiment.)

Le Pays, journal de l'Empire, ayant publié, il y a quelques jours, deux articles extrêmement violents contre M. Berryer, l'Opinion nationale lui recommande

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 9 DÉCEMBRE 1868.

— 5 —

L'ORAGE

Suivre — Voir le Journal de Roubaix du 6 Décembre.

III

L'ORAGE ET LA PAIX.

Les jours s'écoulaient, le printemps s'avavançait, joyeux et doré, sans que les deux familles désunies eussent jamais eu l'occasion de se rencontrer, au détour d'un champ, au coin d'un bois et de faire quelques pas l'une vers l'autre en signe de regret et de réconciliation, ou de se tourner froidement le dos, animées par une rancune éternelle et une constante défiance.

C'était à cela que pensait Lisbeth, un jour où, ayant fait une longue promenade, elle se trouvait assise, seule avec son père, à l'ombre des beaux chênes qui, sur les hauteurs de Beinhelm, dominent la vallée du Rhin. La nuit précédente, elle avait revu ses vieux amis en songe, et leur souvenir ne l'avait pas abandonné

un seul instant depuis le commencement du jour. Mille circonstances, d'ailleurs, les auraient rappelés à sa pensée. D'abord, en suivant le matin, l'étroit sentier longeant le fleuve, elle avait vu d'en bas, au dessus des pentes vertes, et au-dessous des berceaux de vignes, la petite maison grise du capitaine, ouvrant ses persiennes au soleil levant, et étalant comme autrefois son banc de pierre à côté de son seuil ami. Auprès d'elle, amarré à la rive, était le canot de Frédéric, où Mina et elle, conduites par le vaillant rameur, avaient fait de si joyeuses excursions sur leur beau fleuve. Plus loin, en entrant dans la forêt, les deux promeneurs avaient traversé une petite clairière où le père de Wilhelm Steinhertz, alors propriétaire de ce coin de bois, avait planté un chêne le jour de la naissance de son fils, et qu'ils appelaient pour cette raison, le rond-point du capitaine. Lisbeth alors, rêveuse et attristée en présence de ces doux et lointains souvenirs, s'était assise tristement sur l'herbe, et tandis que son père relisait un fragment de son Polybe, qu'il avait emporté, elle avait cueilli près d'elle une des premières marguerites, et l'effleurait furtivement en murmurant avec un soupir : « Les reverrons-nous ?... Souvent ?... Jamais ? » Un à un étaient tombés les pétales blancs, un à un s'étaient envolées les joyeuses espérances de la jeune fille. La fleur avait dit : Jamais ; et Lisbeth baissant son front blanc, voyait ses yeux noirs, avait rejeté dans l'herbe le calice vide et la tige nue.

Aussi la journée lui parut triste et le voyage long. En vain, l'on s'était arrêté pour dîner dans une ferme des environs où la ménagère avait régalé ses hôtes de sa crème la plus savoureuse et de son miel le plus doré ; et vain, Lisbeth avait eu l'occasion d'enrichir son herbier de quelques plantes rares trouvées dans les montagnes ; en vain, le bon Germinus, remarquant la tristesse de l'accablément qui pesait sur le front de sa fille, avait cherché à l'en distraire en lui parlant, non de l'éloquence de Polybe et des guerres des Romains, mais des beautés de la Suisse qu'il avait jadis visitée, — l'enfant restait rêveuse et languissante, soupirait parfois, parlait peu et ne riait point. Le père, tou d'abord, s'était inquiété ; puis, comme il était de cette nombreuse classe de gens qui trouvent heureusement à toute manifestation morale une explication matérielle, il s'était dit, non sans raison peut-être, que l'intense chaleur du jour et l'état orageux de l'atmosphère devaient influer défavorablement sur les nerfs et l'humeur de sa chère convalescente.

« Il y aura de l'orage ce soir, — avait-il dit en regardant les nuages et se frottant les mains, au moment où, après une longue pause pendant laquelle il s'était douloureusement donné de l'indifférence de sa fille à sa brillante description des glaciers du mont Rosa, il avait cherché une raison plausible à cet état inquiétant, et croyait l'avoir enfin trouvée.

« Oui, sans doute, il y aura de l'orage ; — avait répété machinalement Lisbeth. Puis elle avait jeté, elle aussi, un long et vague regard sur le ciel bleu et avait appuyé languissamment sa jolie tête blonde au tronc d'un hêtre.

Vers la fin de l'après-midi, le vent se leva, les forêts mugirent, les moissons se courbèrent ; un immense voile gris-plombé

s'étendit à la fois sur les nuages du ciel et sur les flots du Rhin ; seuls, les coteaux, les bois, les prés, les champs de vigne prirent tout à coup cette belle teinte d'un vert éclatant et velouté que leur donne l'approche d'un orage et le voisinage d'un ciel sombre. De grands tourbillons de poussière, de feuilles sèches, de mousses arrachées, s'élevaient au bord des routes et venaient battre le flanc des coteaux ; les oiseaux, tournoyant en l'air, regagnaient les bois au premier signal de la tempête, et les pêcheurs loin de leur gîte amarraient leurs barques dans les petites anses du Rhin. Le professeur et sa fille avaient déjà quitté le grand bois, mais ils étaient encore loin de la ville. Lisbeth hâta le pas, car elle avait froid, et l'orage lui faisait peur.

« Il faut aller au plus court, avait tout d'abord déclaré Germinus. Et tous deux, pour éviter le chemin étroit longeant la rive du fleuve, avaient pris un sentier conduisant sur les hauteurs, à travers les pentes incultes, les bruyères et les champs de vignes, jusqu'à la grande route qui aboutissait au faubourg. Ce sentier était difficile et long ; nos deux promeneurs s'y étaient engagés depuis une demi-heure déjà, et n'étaient pas près encore du tournant de la route lorsqu'ils se virent arrêtés par un obstacle imprévu. La montagne avait été récemment coupée en cet endroit ; le sentier disparaissait et faisait place à une large et profonde carrière. Sous les pieds des voyageurs s'ouvrit l'abîme ; sur leurs têtes grondait déjà l'orage, et derrière eux s'avavançait la nuit. Autour d'eux, ce plateau élevé, sablonneux et stérile n'offrait pas un refuge, pas un abri. La pluie ne tombait pas encore,

mais une débâcle générale ne pouvait tarder, et alors que ferait Germinus ? comment pourrait-il rassurer, préserver sa fille ?

« Hâtons-nous de retourner sur nos pas, Lisbeth murmura-t-elle d'un air sombre. Nous prendrons le sentier du fleuve ; il me semble que les nuages sont encore loin.

La jeune fille, sans rien répondre, se détourna et le suivit, jetant un regard de colombe effrayée sur les nuages cuivrés qui rayaient l'horizon et foulant la bruyère de ses petits pieds avec une rapidité craintive et une agitation fébrile.

Néanmoins, la tempête marchait plus vite que ne pouvait marcher la jeune fille inquiète et le vieux père effrayé. Au moment où ils s'engageaient sur le sentier vert longeant le fleuve, de larges gouttes de pluie vinrent mouiller les épaules frissonnantes de Lisbeth et le front du vieillard ; en même temps un long éclat de foudre, grave et retentissant, révéilla, vers le nord, les échos des montagnes.

« Qu'allons-nous devenir ?... Il n'y a pas de maisons sur cette route ! s'écria la jeune fille effrayée.

« Hélas, non !... ma pauvre enfant !... Allons, prends courage ; la pluie est bien froide, c'est vrai, mais les nuages orageux sont encore loin... Tu peux en juger par le temps qui s'écoule entre l'apparition de la flamme électrique et la perception du bruit de la foudre... Tu sais que la lumière va neuf cent mille fois plus vite que le son ; par conséquent...

« Un nouveau cri de terreur, poussé par la jeune fille, interrompit le bon père au milieu de sa démonstration physique. L'o-